

## Silhouette d'Eugénie de Guérin

Pierre Moreau

Volume 1, numéro 2, juin 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036190ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036190ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Moreau, P. (1965). Silhouette d'Eugénie de Guérin. *Études françaises*, 1(2), 3–38.  
<https://doi.org/10.7202/036190ar>

## SILHOUETTE D'EUGÉNIE DE GUÉRIN

Ce fut une fille de province et la fille d'une province. Son enfance dans un coin de l'Albigeois où sont Gaillac, Andillac, et, à Andillac, la maison natale du Cayla, lui a laissé les souvenirs qui disposent de toute une vie : la terre du Languedoc, son large ciel qui se confond pour elle avec la pensée de Dieu. « Les étoiles, dira-t-elle, je me souviens comme elles me donnaient une belle idée de Dieu, comme je me levais souvent, quand on m'avait couchée, pour les regarder à la petite fenêtre donnant au pied de mon lit, chez nos cousins, à Gaillac. On m'y surprit et plus ne vis les beaux luminaires. La fenêtre fut clouée, car je l'ouvrais et m'y suspendais au risque de me jeter dans la rue ». Ainsi le *Centaure* de son frère Maurice sera fasciné par les constellations ; mais ce qu'il y cherchera, ce n'est pas Dieu : ce sont les dieux.

Les premiers souvenirs d'Eugénie se rattachent aussi à ce frère né cinq ans après elle, et dont elle fut d'abord jalouse ; car il y a dans la sensibilité de cette enfant de la solitude un fond de jalousie, d'inquiétude ombrageuse, qui se défie et craint, imagine aisément qu'on l'oublie, et persécute ceux qu'elle aime. Un jour elle dira à Maurice, en lui rappelant le souvenir de leur mère : « N'étais-tu pas son dernier et bien-aimé enfant ? Je me souviens que tu me rendais quelquefois jalouse, que j'enviais les caresses, les bonbons, les baisers que tu recevais de plus que moi. C'est que j'étais un peu plus grande et je ne savais pas que l'âge fit changer l'expression de l'amour, et que les tendresses, les caresses, ce lait du cœur, s'en vont vers les petits. Mais, ajoute-t-elle, mon aigreur ne fut pas longue,

et dès que la raison vint à poindre, je me mis fort à t'aimer, ce qui dure encore. Maman était contente de cette union, de cette affection fraternelle, et te voyait avec charme sur mes genoux, enfant sur enfant, cœur sur cœur, comme à présent, les sentiments grandis seulement<sup>1</sup>. . . »

Ce petit frère, elle n'a pas oublié le jour où il a marché pour la première fois devant elle : elle avait sept ans alors, et revenait de Gaillac, apportant à Maurice une robe qu'elle lui avait faite : elle la lui mit et le mena par la main le long de la garenne du nord, où il fit quelques pas tout seul, les premiers, ce qu'elle alla annoncer à grands cris : « Maurice, Maurice a marché seul ! » Plus tard, c'est en un autre sens qu'il voudra marcher seul ; mais c'est avec la même attention maternelle et vigilante qu'elle s'attachera à suivre sa marche<sup>2</sup>.

De sa petite enfance elle a gardé cette autre image : quel goût elle avait pour l'élégance et combien elle souhaitait être jolie ; comment elle s'ouvrait aussi à la beauté des choses, aux couleurs, aux harmonies, et au monde féérique d'un Charles Nodier<sup>3</sup>. Elle rassemblera tous ces premiers enchantements ou ces premiers désirs dans des vers qu'elle adressera le 6 janvier 1834 à son frère et que son journal recueillera en 1841 :

*Enfant, j'aimais les fleurs, les oiseaux, la parure.  
Où, lorsque sur mon front tombaient de blonds  
[anneaux,  
J'aimais à contempler ma petite figure  
Dans le miroir des eaux.  
J'aimais à m'égarer comme biche légère,  
De la prairie aux bois, des coteaux au vallon ;  
J'aimais à détacher, pour le rendre à sa mère,  
L'agneau pris au buisson.*

1. Eugénie de Guérin, *Journal*, 2 avril 1838.

2. *Ibid.*, 4 août 1840.

3. Trilby, qu'elle nommera dans ses vers de 1834, donnera son nom à un petit chien familial du Cayla. Le *Trilby* de Nodier a paru en 1822 ; Eugénie de Guérin avait alors dix-sept ans.

*J'aimais à recueillir, comme autant d'étincelles,  
Les vers luisants sur l'herbe attirant tous les yeux;  
J'aimais à voir passer, ainsi que des nacelles,  
Les astres dans les cieux.*

*J'aimais de l'arc-en-ciel la sphère éblouissante,  
Posant ses pieds du pôle aux monts pyrénéens;  
J'aimais les beaux récits, Trilby, la fée Organte,  
Et des petits enfants les joyeux entretiens.*

*J'aimais tout chant, tout bruit, toute voix d'innocence,  
Oiseau, nuance, encens, que je voyais passer.  
J'aimais tout. La nature était joujou d'enfance.  
Dieu, pensais-je, étoilait les cieux pour m'amuser.*

Elle avait ses petits talents et Maurice les siens. Lui, se plaisait à jouer au sermonnaire devant ses sœurs: « Il y a, dit Eugénie, dans les bois du Cayla, une grotte taillée en forme de chaire où il montait et qui fut appelée pour cela la chaire de Chrysostome ». Et, dans son journal, le 7 janvier 1835: « J'étais enfant que je faisais de petits soliloques qui auraient bien leur charme si je les retrouvais ».

Sur ces premiers charmes, le coup funèbre, qui donne à ces enfances sa marque de gravité: Maurice avait neuf ans, Eugénie quatorze, quand la phtisie emporta leur mère. Les méditations de la sœur, comme celles du frère, graveront souvent autour de la pensée de la mort. Elle écrit des phrases qui semblent de Maurice Barrès: « Nous ne faisons que passer sur les pas des morts »; d'autres que l'on croirait sorties de la cellule de Pascal: « Le cœur, quand il est triste, n'a pas assez des secours humains qui plient sous lui. Il faut à ce roseau d'autres appuis que des roseaux. » — « Le bon livre d'examen qu'une tombe! Comme on y lit des vérités! Comme on y trouve des lumières! Comme les illusions, les rêves de la vie s'y dissipent, et tous les enchantements <sup>4</sup>! » Elle dit encore: « La pensée

4. Nous empruntons les rapprochements avec Pascal et Barrès au petit volume fervent d'Ernest Zyromski, *Eugénie de Guérin*, 1921. Sans doute ce livre est-il la plus sensible méditation sur la pensée

de la mort fait regarder comme passé tout ce qui passe » ; et : « Nous ne formons qu'une procession funèbre ici-bas et quelle rapidité dans la marche ! On souffre d'y regarder, mais on avance en détournant la tête » ; et, à ces moments-là, c'est le Bossuet d'une oraison funèbre, celui de la *Méditation sur la brièveté de la vie*, du *Sermon sur la Mort*, qui s'impose à la mémoire <sup>5</sup>.

La mère que venait de perdre Eugénie de Guérin avait été son éducatrice. Si elle n'a pas grandi, ainsi que le déclare à peu près Barbey d'Aurevilly <sup>6</sup>, comme une plante sauvage, et si l'on ne peut lui accorder qu'elle ait vécu « ignorante », ne se développant « que par le sentiment et la contemplation », il reste vrai qu'elle s'est formée dans un milieu resserré, parmi de petites choses et de petites gens, s'intéressant aux événements du voisinage <sup>7</sup>, donnant une bonne part de ses préoccupations aux mutations des curés de modestes bourgades, les comparant entre eux <sup>8</sup>, se faisant de grands événements ou de passionnants sujets d'observation de quelques visites de hasard <sup>9</sup>, trouvant des leçons dans la sagesse des plus humbles gens.

d'Eugénie de Guérin, comme la plus vivante évocation de sa physiologie et de sa psychologie est dans *la Vie chrétienne d'Eugénie de Guérin* de Victor Giraud, 1928, et la plus savante enquête sur sa biographie et son milieu dans la thèse de Mgr Barthès, *Eugénie de Guérin*, 2 volumes, 1929.

5. E. Zyromski, *loc. cit.*, p. 99-100.

6. Préface des *Reliquiae* d'Eugénie de Guérin, pp. XX-XXII.

7. « Le Cayla, le grand désert vide. On y passe des jours à ne voir que des moutons, à n'entendre que de grands oiseaux. Solitude qui n'est pas sans charme pour l'âme non liée au monde, désabusée du monde. » — « Ce soir, je me suis bien trouvée d'un repos sur la paille, au vent frais, à regarder les batteurs de blé, joyeuses gens qui toujours chantent. C'était joli de voir tomber les fléaux en cadence, et les épis qui dansent, des femmes, des enfants séparant la paille en monceaux, et le van qui tourne et vanne le grain qui se trie et tombe pur comme le froment de Dieu ».

8. « Le curé du village de Cordes, celui de Vieux et le nôtre, trois hommes bien différents : l'un sans esprit, l'autre à qui il en vient, l'autre qui le garde. »

9. « Visite d'une dame et de sa petite fille, petite plante un peu flétrie, pâle, inclinée sous une fièvre lente, sous le développement de la vie qui la fait souffrir. Elle est blanc d'albâtre, à peine rosée aux lèvres, veloutée de violet sous les yeux, air abattu et complet de langueur intéressante. » — « Deux visites : je les note parce que

Les leçons, elle les demande surtout, comme son voisin pyrénéen Francis Jammes, au cadre même où elle vit, se faisant des amis des objets familiers, de la nature, d'un paysage que domine un large ciel. Un loquet de porte, une vieille horloge, lui parlent du passé des siens : « L'horloge du salon, ce cher meuble qui a vu passer tant des nôtres sans s'en aller jamais, comme une sorte d'éternité ». Du Cayla, ce « grand désert vide », elle tire une vision des premiers âges du monde, de « la terre avant qu'il y parût l'homme ». De la moisson voisine, une page de la Bible ou d'Homère : « Les grandes choses que je vois dans les champs ! Un beau champ de blé plein de moissonneurs et de gerbes, et, parmi ces gerbes, une seule debout faisant ombre à deux petits enfants et leur grand-mère les faisant déjeuner avec du lait ». Et d'une nuit de lune, un dessin très pur vu à travers la transparence d'un cristal : « Si quelque chose est doux, suave, inexprimable en calme et en beauté, c'est bien certainement nos belles nuits, celle que je viens de voir de ma fenêtre, qui se fait sous la pleine lune, dans la transparence d'un air embaumé, où tout se dessine comme sous un globe de cristal ».

Comme cette fille des champs pacifiques recèle, à son insu, une âme d'orage, et que son existence est prédestinée à de terribles tempêtes, elle trouve aussi une concordance entre elle-même et l'électricité de la nature : « Il est dimanche : je suis seule dans mon désert. Le tonnerre gronde et j'écris, sublime accompagnement d'une pensée solitaire. Quelle impulsion ardente et élevée ! Comme on monterait, brûlerait, volerait, éclaterait en ces moments électriques ! » Mais ces mouvements de violente exaltation se soumettent à Dieu. La nature est un temple. Eugénie s'est gardée des déchaînements du panthéisme qui ont emporté Maurice.

c'est rare à présent dans notre désert, et qu'il s'y trouvait un homme admirablement laid, un Pélisson, un visage marqueté, grave, difforme et dont l'âme efface les traits. Au premier regard, il choque ; au second, il plaît ; au troisième, il attire. Que l'intelligence fait plaisir et relève cette face de chair de l'homme ! »

Un critique <sup>10</sup> a tiré de leurs œuvres ce dialogue : *Maurice* — « Après avoir adoré Dieu directement dans la nature, il est bon d'aller prier le genou devant cette puissance mystérieuse qu'il a livrée aux adorations secrètes de quelques hommes. » *Eugénie* — « Regardons en haut, fixons les cieux, les étoiles ; passons de là aux cieux qui ne passeront pas. La contemplation de la nature mène là ; des objets sensibles l'âme monte aux régions de la foi et voit la création d'en haut, et le monde alors paraît tout différent ».

Mais c'est au repliement sur soi, à la méditation intérieure qu'elle demande ses plus constantes et ses plus profondes leçons. Elle est restée la petite fille aux soliloques : « J'aime de m'arrêter avec mes pensées, de m'incliner sur chacune d'elles pour les respirer, pour en jouir avant qu'elles s'évaporent <sup>11</sup> ». Absorbée dans la pensée, dans la prière qui est encore une pensée : « La belle chose que la pensée ! Et quels plaisirs elle nous donne, quand elle s'élève en haut ! C'est sa direction naturelle. » — « Prier, penser, réfléchir, ce serait mon occupation de tous les jours, si je suivais mon attrait, ce quelque chose qui m'attire au recueillement, à la contemplation intérieure ». Elle retrouve d'instinct, pour désigner la patrie de sa méditation, un mot de Malebranche : « Dieu est le lieu des âmes », une sentence de saint Paul : *In illo vivimus, movemur et sumus* ; elle dit, en un vers qui a comme un mouvement d'aile :

*En Dieu seul est le lieu des âmes en souffrance.*

En même temps elle se donne à elle-même toute une éducation de la volonté : « La volonté, quel levier ! L'homme qui s'en sert peut soulever le monde et se porter lui-même jusqu'au ciel. Noble et sainte faculté qui fait les grands génies, les saints, les héros, les intelligences supérieures. » — « Le vouloir est pour beaucoup dans le développement

10. E. Zyromski, *loc. cit.*, p. 81.

11. *Journal*, 7 janvier 1835.

du cœur. On l'aide à être bon ou mauvais, à peu près comme un enfant qu'on élève ». Cette cornélienne, qui ne découvre Corneille que tardivement, se trace toute une pédagogie qu'elle s'applique d'abord à elle-même ; et elle en grave les préceptes en sentences qui s'inscrivent au détour d'un passage de son journal ou de ses lettres : « On se doit de perfectionner ce qu'on aime. » — « L'amour, c'est l'âme qui ne meurt pas, qui va croissant, montant comme la flamme. » — « Rien n'est fort comme ce qui naît dans les larmes. » — « Nous avons tous une mission en ce monde : la mienne est d'aller voir souffrir ». Et combien d'autres !

Surtout ce conseil, nécessaire entre tous dans cette vie de solitude : lutter contre le grand ennemi de la vie provinciale, l'ennui : « L'ennui est le plus terrible ennemi de l'âme, le démon des solitaires. » — « C'est une passion que la tristesse, et qui consume, hélas ! bien des vies. Je regarde à peu près comme perdus ceux qu'elle possède. » — « Écartons la tristesse, cette tristesse consumante qui détruit le cœur, n'y laissant ni force, ni vie ». Le remède est dans le travail : « Je ne sais quoi m'attriste, me tient dans la langueur aujourd'hui. Pauvre âme, qu'as-tu donc ? que te faut-il ? où est ton remède ? Tout verdit, tout fleurit, tout chante, tout l'air est embaumé comme s'il sortait d'une fleur. Oh ! c'est si beau ! allons dehors. Non, je serais seule et la belle solitude ne vaut rien. Ève le fit voir dans Éden. Que faire donc ? Lire, écrire, prier, prendre une corbeille de sable sur sa tête comme ce solitaire et marcher. Oui, le travail, le travail ! occuper le corps qui nuit à l'âme. Je suis demeurée trop tranquille aujourd'hui ; ce qui fait mal, ce qui donne le temps de croupir à un certain ennui qui est en moi ». Le remède est aussi dans la règle, dans l'ordre que l'on impose à sa vie : « J'éprouve contradiction, malaise de ne pas faire les choses suivant leur temps et leur ordre. » — « La tranquillité de l'ordre, chose admirable et rare ! » — « L'harmonie a tant de charmes ! et ce n'est que l'accord



des choses qui s'appellent et se suivent ». Et tout un programme quotidien se dessine à nos yeux dans son journal.

La vie des siens exige cette règle. L'existence des Guérin est besogneuse, oblige à l'économie, aux petits moyens qui vont avec les petites ressources. Eugénie sait la valeur de l'argent; elle s'effraie ou s'émerveille de la moindre somme: par exemple le jour où elle a appris que l'on a procuré à Maurice une répétition à cinquante francs par semaine: « Chose incroyable, que je me suis fait répéter deux fois, mais c'est bien vrai ». Le père, courageux, inquiet, travaille à reconstituer un patrimoine mis en pièces par le malheur des temps. Encore ce qu'il recueille et rassemble est-il en biens immobiliers, d'un rapport problématique, difficilement convertible en argent disponible. Dans un projet de testament, il apprécie, en 1844, de façon peut-être trop favorable, son avoir en moulins et fermes, prairies, terres de labour et vignes à 107.292 francs, et il en estime le rapport à trois pour cent<sup>12</sup>; mais, dans le courant de la vie, il emprunte aux moments difficiles; et Maurice, à son tour, vivra souvent d'emprunts, durant ses années de Paris. Les dispositions d'un contrat de mariage, d'une succession — le contrat et la succession de Maurice —, celles d'un règlement de dettes après la mort de Maurice, seront épineuses, sujettes à contestations, agitées de contentions.

Mais, sous ce ciel un peu lourd, souvent morne, Eugénie, si courageuse elle aussi, se redresse, prend du monde et de ses plaisirs ce qu'elle peut en recevoir de quelques rapides fugues autour de la vieille demeure: à Gaillac, au château de Rayssac, en de rares occasions à Toulouse. Cette laborieuse aime le monde et ses brillantes dissipations, ou du moins elle en rêve. Elle choisit pour amie de prédilection Louise de Bayne, à cause de sa gaieté dansante: « Je ne puis vous voir que riante, courante, égayante, dansante ». Les conversations vives, piquantes, où l'on *maligne* avec

12. Barthès, *loc. cit.*, t. II, p. 242.

esprit, l'enchantent. Elle est parcourue de cette électricité qui la secoue si vivement aux jours d'orage. Il lui prend des envies de s'envoler comme une hirondelle : « Les hirondelles qui passent ! je les aime, ces annonceuses du printemps, ces oiseaux que suivent doux soleil, parfums et verdure. Je ne sais quoi pend à leurs ailes qui me fait un charme à les regarder voler ». Il lui prend aussi des envies de devenir de feu :

*Et devant Dieu, comme une amante,  
L'âme exhale flamme et désirs,  
Disant : « Que n'ai-je une aile d'ange  
Pour voler sur tes pas, mon Dieu !  
Que ne suis-je soleil, archange,  
Un être d'amour ou de feu !  
Une créature placée  
Loin de ce monde ténébreux,  
De cette région glacée,  
Que recouvrent de pâles cieux,  
Et qui, sur quelque haute cime  
Planant avec les aquilons,  
Trouve en toi son aire sublime,  
Ainsi que l'aigle sur les monts . . . »*

Gérard de Nerval eût fait d'elle une de ses filles du feu.

Elle a des mouvements d'évasion. Autour d'elle, on murmure qu'elle va entrer en religion. Peut-être, mais ce serait pour partir pour l'Afrique, avec les religieuses de la congrégation d'Émilie de Vialar<sup>13</sup>. Elle donnerait sa vie, cette vie qu'elle aspire à répandre, si elle se mariait ; mais elle sait qu'elle ne se mariera pas ; elle n'a pas « la fortune et ce qui s'ensuit<sup>14</sup> » ; elle n'a pas la beauté et elle éprouve un vague effroi à la pensée de ce bien : « Oh ! le mariage est si délicat pour le bonheur, il m'a toujours tant effrayée que je l'ai regardé pour moi comme impossible, même à l'âge où l'on y pense le plus<sup>15</sup> ». Comment cette âme

13. *Journal*, 20 avril 1839 ; à Madame de Maistre, 18 mars 1840.

14. *Journal*, 2 avril 1840.

15. *Ibid.*

intrépide peut-elle être si frileuse? Son instinct profond, cependant, était celui d'une mère. Elle avait sur les enfants et leur éducation tout un plan très tendre et très net: « Pour bien se conduire avec les enfants, il faut prendre leurs yeux et leur cœur, voir et sentir à leur portée et les juger là-dessus... Si j'avais un enfant à élever, comme je le ferais doucement, gaiement, soigneusement, comme qui cultive une délicate petite fleur <sup>16</sup>! »

De cet amour maternel refoulé, elle fit un amour fraternel, qui fut la grande passion de sa vie.

\*

\*      \*

Ce fut l'une des grandeurs d'Eugénie que d'avoir connu la grandeur de Maurice. Elle voyait en lui un génie indépendant, un aigle, pour lequel tout engagement serait périlleuse oppression: « *Toujours* me semble effrayant pour toi. Aigle indépendant et vagabond, comment te fixer dans ton aire? » Mais cette liberté sans obstacle qu'elle voulait pour lui, la lui laissait-elle? « Que n'ai-je les bras assez longs pour atteindre tous ceux que j'aime? » Pour les embrasser, assurément, mais aussi pour les saisir. Maurice est loin d'elle, mais par ses lettres, par son journal même, elle pèse délicatement et impérieusement sur lui. Elle le surveille, l'engage instamment à la prière, le met en garde contre l'influence de Lamennais lorsque Lamennais lui devient suspect, ou contre les séquelles de cette influence. Elle tisse autour de lui le réseau des amitiés qui enlacent, qui devinent, qui renseignent, et il réprime mal un mouvement d'impatience lorsqu'il perçoit cette inquisition: « Vous touchez en passant une plus haute question — écrit-il à Hippolyte de La Morvonnais — quand vous m'annoncez que vous avez parlé à ma sœur de mon ébranlement dans ma foi à l'avenir du catholicisme. Ces questions religieuses sont, en effet, d'une telle élévation au-dessus de ma tête

16. *Journal*, 14 février 1838.

que je n'essaierai pas, ici ou ailleurs, d'en approcher . . . » A Louise de Bayne, elle dira son éblouissement et son effroi devant les *Paroles d'un Croyant* : « C'est un livre terriblement beau, qui semble écrit par un ange et par Satan. C'est qu'il y a vraiment là-dedans de l'inférieur et du céleste comme ceci : *Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger et votre âme plus contente ?* et d'autres passages doux comme un air du ciel, tout à coup suivis d'autres, écrits avec de l'encre enragée, mais qu'on ne peut s'empêcher d'admirer tant c'est beau à la façon de la tempête qui menace de tout renverser <sup>17</sup> ».

Cette fille du feu, cette fille des orages, est comme aspirée par le gouffre et se débat. Elle a des pitiés et des curiosités d'Eloa. Elle se penche sur les régions où se débat son malheureux frère, tâche de s'associer à ce qui fut sa vie de ferveur, au temps béni où l'*Avenir* donnait encore tant d'espérances. Après la mort de ce frère, elle contemple Lacordaire ardemment : « Une visite au Père Lacordaire . . . Il parle peu, mais en dit tant du regard ! Je lui trouve le front inspiré et resplendissant de saint Dominique . . . Rien n'est comparable à ce regard flamboyant d'intelligence, mais le plus beau est sa parole sainte et consolante . . . Le Père Lacordaire avec son visage ascétique, humble et inspiré <sup>18</sup> ». Elle fut, aussi, pleine de sollicitude pour le cœur amoureux, le cœur de chair de son frère : quand un pur sentiment l'habitait ; et c'est ainsi qu'elle intervint, vainement d'ailleurs, en sa faveur auprès de Louise de Bayne ; mais aussi dans ses tentations et même dans ses péchés. Elle voudrait les arracher de lui, mais les connaître d'abord, en perpétuer la mémoire sous les espèces de la contrition ou de la commisération. Si elle s'est attachée avec une insistance si dévouée, peut-être au-delà des limites de la discrétion, à Madame de Maistre, c'est qu'elle n'ignorait pas, soyons-en sûrs, les sentiments réciproques de la baronne

17. 7 juin 1834.

18. Lettre à sa famille, 25 février 1841.

et de Maurice: adultères, même s'ils furent platoniques<sup>19</sup>. Il est peu douteux qu'elle ait connu les vertiges et les scrupules de son amie, qu'elle ait su que l'abbé Dupanloup, confesseur de Madame de Maistre, lui avait interdit de revoir Maurice. Plus tard, la sévérité du confesseur avait fléchi à la lecture de deux lettres d'Eugénie<sup>20</sup>. Ne soyons pas surpris que celle-ci, au cours d'un de ses séjours à Paris, ait souhaité se présenter à l'illustre directeur de consciences, et qu'elle ait confié la sienne à un disciple de l'abbé Dupanloup<sup>21</sup>.

Dans le projet de mariage de son frère, elle ne fut pas moins tremblante; elle éprouva l'angoisse d'un avenir incertain: « Je te vois tantôt heureux, tantôt malheureux; je veux et ne veux pas ton mariage. Que la volonté de Dieu se fasse! Le vouloir doit se perdre en celle-ci<sup>22</sup> ». Elle avait un pressentiment funèbre, rêvait chaque nuit « d'avoir rencontré le jour de la noce un char funèbre, faisant chemin parmi les voitures de noce<sup>23</sup> ». Et ce cauchemar prémonitoire trouve une première confirmation dans les dissensions que sa présence fait naître dans le ménage de son frère: « Oh! qu'hier j'avais de choses à te dire, à te laisser, à faire sortir de moi. Et cela est rentré, s'en est allé je ne sais où dans mon âme, comme ces eaux qui se perdent sous terre faute de trouver une issue. Nous aurions fait, je crois, un beau courant, un courant de larmes. Je les avais au cœur et quelquefois aux yeux que je m'essayais en cachette. Mon ami, la conversation du matin au pied du lit m'a fait cela; c'est un chagrin chaque fois que j'y

19. Victor Giraud, *loc. cit.*, p. 149, relève dans le journal d'Eugénie de Guérin des lignes sur son frère, d'où il est permis d'induire qu'elle était au courant de cette aventure du cœur: « Ses erreurs étaient passées, ses illusions de cœur évanouies; par besoin, par goût primitif, il se ralliait à des sentiments de bon ordre. Je savais tout, je suivais ses pas. Du cercle de feu des passions (bien court pour lui), je l'ai vu passer dans celui de la vie chrétienne ».

20. Barthès, *loc. cit.*, t. I, pp. 362-365.

21. *Ibid.*, p. 380.

22. *Journal*, 10 juillet 1838.

23. A Louise de Bayne, 9 mars 1839.

pense parce que je vois *décharner* tout mon avenir dans ce que nous avons découvert. Nous ne pourrons pas vivre ensemble, *toi et moi, moi avec toi*. C'était ma dernière espérance de bonheur et la plus douce de finir ma vie auprès de quelqu'un qui m'aime et me comprend <sup>24</sup> ». Là se trahit le malentendu, l'illusion d'une stratégie innocente et bientôt désabusée. Irons-nous jusqu'à dire qu'Eugénie connaît le drame de la sœur abusive qui s'apprêtait à régner sur deux cœurs et à être l'âme d'un foyer ? La rude tante de Caroline de Gervain, Mlle Martin-Laforêt, a déjoué ce tendre calcul ; Caroline, de son côté, a senti qu'une main qui n'était pas la sienne s'emparait de ce mari fragile qui se croyait fort, exerçait le despotisme du dévouement. Eugénie aperçut un regard de glace qui se posait sur elle, celui d'une femme jalouse : « Elle veut savoir ce qui se dit, ce qui se passe entre nous, comme on fait des conspirateurs. Pauvre femme incomprenante ! Je la défie de saisir le moindre petit bout de fil de nous deux, et cela sans chercher à lui échapper, sans le vouloir. C'est par leur nature que certaines âmes échappent à d'autres. Il n'y aura jamais prise d'elle à nous, et je suis bien loin de m'en plaindre <sup>25</sup> ». Cette douce et cruelle volonté de puissance, qui semble vouloir ignorer si à la souffrance d'Eugénie ne répond pas une souffrance de Caroline, n'échappe pas à la tante vulgaire mais clairvoyante : Mlle Martin-Laforêt commence à trouver qu'Eugénie reste bien longtemps chez elle, rue du Cherche-midi ; dans une lettre à M. de Guérin, elle traite de « gangrène » la belle-sœur de sa nièce ; et Caroline ajoute quelques mots à l'adresse de Marie de Guérin : « Je vous renverrai Eugénie bientôt vous tenir compagnie, car il y a assez longtemps que vous en êtes privée <sup>26</sup> ».

La mort vint trancher l'insoluble problème des cœurs trop aimants. Il y avait longtemps qu'Eugénie prévoyait

24. *Journal*, 25 novembre 1838.

25. *Ibid.*, 27 février 1839.

26. Mars 1839, dans Barthès, *loc. cit.*, t. I, p. 412.

celle de Maurice; elle la vit venir comme un quatrième personnage de ce drame de famille; elle la reçut comme le coup de foudre auquel s'étaient disposées ses longues et immobiles journées du Cayla. Elle avait en elle, cette vivante, cette exaltée, le génie de la tristesse. Elle pensait à la mort, parlait aux amis en deuil le langage de ceux qui vivent près d'un cimetière. Son journal, comme ses lettres, est plein de cris ou de murmures funèbres; elle ne parle de rien aussi bien que de la souffrance, si ce n'est de la prière; on a pu dire qu'elle nous avait donné une thérapeutique de la sensibilité <sup>27</sup>.

Les semaines, les mois qui suivront la mort de Maurice seront ceux d'une longue élegie. Éclairée parfois d'un pâle soleil: « Qu'il faisait bon ce matin dans la vigne, cette vigne aux raisins chasselas que tu aimais! En m'y voyant, en mettant le pied où tu l'avais mis, la tristesse m'a rempli l'âme. Je me suis assise à l'ombre d'un cerisier, et là, pensant au passé, j'ai pleuré... Tout était vert, frais, doré de soleil, admirable à voir. Les approches d'automne sont belles, la température adoucie, le ciel plus nuagé, des teintes de deuil qui commencent. Tout cela, je l'aime. Je m'en savoure l'œil, m'en pénètre jusqu'au cœur qui tourne aux larmes. Vu seule, c'est si triste <sup>28</sup> ». Plus souvent, voilée de crêpe: « Je me trouve isolée au milieu de tous. O solitude vivante, que tu seras longue <sup>29</sup>. » — « Je vis dans le lugubre, sur une tombe, et je vis! Oh! qu'il y a en nous de force pour la douleur! Bien plus qu'on ne pense, tant nous sommes faits pour souffrir <sup>30</sup>. » — « Quelques gouttes de pluie sur la terre ardente. Peut-être orage ce soir ramassé dans ces vapeurs. Qu'il tonne, qu'il passe des torrents d'eau! Je voudrais du bruit, des secousses, tout ce qui n'est pas ce calme affaissant <sup>31</sup> ». Levez-vous, orages désirés!

27. E. Zyromski, *loc. cit.*, p. 138.

28. *Journal*, 30 août 1839.

29. *Ibid.*, 13 août 1840.

30. A. Madame de Maistre, 23 août 1840.

31. *Journal*, 26 août 1840.

Elle est l'une des interprètes de ce dolorisme du dix-neuvième siècle, qui fait de tant de pages de cette époque de longs sanglots, et que la musique du temps accompagne si bien ! Tel ce poème d'Eugénie, rapporté dans son journal le 22 décembre 1839, et qui s'intitule *Douleur sans fin* :

*Tant que les ruisseaux couleront,  
Tant que dans les clochers funèbres  
Les vents d'automne gémiront,  
Tant que les cloches sonneront  
Le glas des morts dans les ténèbres,  
Il est des yeux qui pleureront,  
Il est une douleur profonde,  
Des regrets, un deuil fraternel,  
Qui dureront plus que le monde,  
Car je les prendrai dans le ciel.  
Rien n'est capable sur la terre  
De consoler si grand malheur.  
Oh ! la perte d'un pareil frère  
Me rend inconsolable sœur !  
Qui ne l'a vu ne sait les charmes,  
La douceur de son entretien,  
Ce regard où venaient des larmes  
Quand il en venait dans le mien.*

Cette inconsolable sœur a l'accent d'une veuve. Il semble que cette Artémise s'attache au tombeau de Mausole. Montalembert jugera suspecte cette douleur. Il l'écrira, le 15 février 1864, à Trébutien. Au moins c'est ainsi que Marie de Guérin parut comprendre quelques lignes d'une lettre à Trébutien, datée du 15 février 1864<sup>32</sup> : « Il est fâcheux qu'elle ait pris pour confident M\*\*\* ! Ah ! si vous aviez pu [*mot illisible*] cette aberration fraternelle ! » Trébutien s'applique à la rassurer, le 9 mars 1864 : « Je ne comprends pas bien ce que vous avez dû comprendre dans la phrase qui vous a troublée. Que M. de M... a vu une erreur dans les sentiments d'Eugénie pour son frère ? A coup sûr ce ne peut être cela ; ce serait le renversement des choses ! Je crois qu'il a voulu dire qu'Eugénie fut la dupe

32. Publiée par Mgr Barthès, *loc. cit.*, t. II, p. 289.



de son affection fraternelle en reportant la sienne, à elle, sur M\*\*\* (Barbey d'Aureville) qu'elle regardait comme l'ami par excellence de Maurice et qu'elle choisit pour confident (choix qui fut une erreur, une *aberration*, pour employer le mot qui, en effet, a besoin d'être un peu commenté)<sup>33</sup> ». Exégèse favorable. Maurice lui-même a pu se méprendre à certaines lignes que lui avait adressées sa sœur ; mais il reste vrai que Barbey d'Aureville entra, avec tout son tourbillon de mondanité frénétique, dans l'existence de la sœur éplorée.

\*

\*      \*

Ce sera l'origine du second orage de cette vie.

Dans le sillage de son frère, Eugénie de Guérin avait fait la connaissance de Madame Almaury de Maistre, née Henriette Marie de Sainte-Marie, nièce par alliance de Xavier de Maistre. Elle était encore, selon Barbey d'Aureville, la Lespinasse de Maurice quand celui-ci, déjà, était fiancé : « Guérin dîne aujourd'hui chez son ancienne charmante, son endiablée Lespinasse, qu'il frotte le plus qu'il peut de l'autre, par affection et par admiration pour toutes deux <sup>34</sup> ». A la fois passionnée et dolente, elle excitait en Eugénie cette débordante capacité de dévouement qui la poussait irrésistiblement à la présence, aux exhortations, et parfois à quelque encombrement. « Je pense, écrivait-elle à Madame de Maistre, à cette effrayante faculté de souffrir que vous avez en vous. Je crains qu'au lieu de vous soumettre avec résignation, vous ne vous abattiez par désespoir. Ce mot est dans votre lettre. Je ne l'aime pas. Dieu ne le veut pas dans une bouche chrétienne, l'affreux désespoir. C'est de la langue de l'enfer ».

A l'hôtel de Sully, rue du Dauphin, ou à l'hôtel des Bains de Rivoli, rue de Rivoli, elle est chez Madame de

33. Barthès, *loc. cit.*, t. II, p. 191.

34. Barbey d'Aureville, *Mémoire*, 1838.

Maistre comme chez elle, s'appropriant affectueusement, mais délibérément, tout ce qui tient à son amie; irrépressible dans sa vocation de faire le bien et travaillant à rapprocher la baronne de sa famille, d'une famille que la baronne n'aime pas. Elle y mit un zèle qui fut peut-être ressenti comme une espèce de trahison. Passionnément aveugle comme elle était aveuglément dévouée, elle fut comme entraînée dans un terrible jeu d'intrigues sentimentales qu'elle était peu préparée à comprendre et à dominer.

Ce fut l'année de sa crise mondaine que cette année 1841. Barbey d'Aurevilly a observé cette métamorphose et l'a décrite à Trébutien, le 1<sup>er</sup> octobre 1851: le monde « grisa cette tête ardente, masquée d'un visage qui ressemblait à la tête de mort d'un anachorète. Elle souhaita désespérément ce qu'elle n'avait jamais pensé à désirer; elle souhaita la beauté avec la flamme de désir de Madame de Staël. Et, bien entendu, elle resta laide, avec des salières à la poitrine, des bras plats, une taille plate; mais une âme ronde comme la Vénus de Médicis et aussi voluptueuse dans ses contours psychiques, pour les idéalistes et les cœurs qui voient les âmes comme on voit les corps<sup>35</sup> ». Et le 28 janvier 1854: « Ainsi Eugénie, la campagnarde Eugénie, qui n'avait rien vu du monde que dans les lettres de son frère, la rêveuse de la terrasse avec sa coiffure de vendangeuse et ses mains hâlées, je l'ai vue aussi en un *batter d'occhio* devenir une fille du monde, au lent aplomb, au calme net et sans rêverie, traverser un salon, comme si elle n'eût fait que cela toute sa vie et portant admirablement sa robe rose sur ses grêles membres de sauterelle. Elle aimait le monde, ses pompes et ses œuvres, et ce fut un déchirement de plus d'une sorte quand il fallut le quitter<sup>36</sup>! » Elle, qui sent confusément sa métamorphose, se défend d'avoir été changée par le monde, ses pompes et

35. Lettres de Barbey d'Aurevilly à Trébutien, t. I, p. 264.

36. *Ibid.*, t. II, p. 88.

ses œuvres : « Il y en a qui pensent que le monde m'a beaucoup changée, dit-elle à Louise de Bayne. Ceux-là ne me connaissent pas du tout, et je serais fâchée qu'une telle erreur fût partagée par vous, surtout à l'égard de mes sentiments, trop profonds, trop bien établis pour subir aucune influence. Croyez bien cela, Louise, croyez-le et que votre amie de Paris est bien celle du Cayla, qui serait en ce moment plus enchantée de vous voir que de revoir la capitale... Le monde n'est pas si enchantant que votre cœur <sup>37</sup> ». Elle ne s'aperçoit pas de son vertige, et que Barbey, le dandy, le monstre de génie et de fatuité, la fascine.

Il avait pressenti le génie de la vendangeuse lointaine à travers les propos de son frère, et dans ce que ce frère lui avait fait connaître des écrits de sa sœur ; et peut-être avait-il spéculé dès ce temps sur la gloire d'une conquête : « Guérin m'a conduit dans sa chambre où il m'a lu divers feuillets du journal de sa sœur. Quelle diction charmante et pleine de traits tellement rêveurs qu'ils semblent profonds ! Quelle distinction d'esprit ! Quelle noble fille ! et que cet esprit est bien femme ! et que cette âme est bien sœur ! et que cette tendre relation de Guérin est bien ce qu'elle doit être, la femme disant à l'homme : *Tu sais, mais aime ! J'aime, apprends-moi.* Cela est surtout marqué dans le désir ardemment exprimé de voir Guérin devenir pieux comme elle. Elle n'endocrine pas, ne prêche pas, elle se rend compte de ce qui est l'obstacle et la supériorité de son frère ; mais elle s'écrie avec de délicieuses intonations : *Ah ! pourquoi ne crois-tu pas ? Ah ! que je voudrais que tu crusses !* etc. Talent qui ne se doute pas de lui-même, naturel, chef-d'œuvre de perfection... » Quand il la vit, l'impression fut plus profonde encore, plus précis encore le plan du démon séducteur : « Vu Mlle Eugénie de Guérin, et voici ma première impression : n'est pas jolie et même pourrait passer pour laide, si on peut l'être avec une

37. A Louise de Bayne, 31 décembre 1841.

physionomie comme la sienne. Figure tuée par l'âme — yeux tirés par les combats intérieurs —, un coup d'œil jeté de temps en temps au ciel avec une aspiration infinie; air et maigreur de martyr, lueur purifiée, mais ardente encore, d'un brasier de passions éteintes seulement parce qu'elles ne flambent plus. Ne ressemble point à ces femmes qui ont ou se donnent l'air vulgaire d'une victime. Elle, c'est plus beau, c'est un holocauste, mais tout n'est pas consommé, et le *démon*, comme parle cette pieuse et noble fille, pourrait être le plus fort dans son âme, si le démon se donnait la peine d'être beau, fier, éloquent, passionné, car le *diable de diable* trouverait à qui parler. — Avec cette physionomie entièrement inconnue à Paris, elle a les manières simples, la voix, l'accent, la phrase brisée, la politesse relevée et pourtant familière de la femme essentiellement *comme il faut*, qualités morales de la noblesse de sang et de race et qui font se ressembler en tout point la femme la plus répandue dans le monde le plus élégant et la pauvre fille qui n'a jamais quitté la petite tourelle de son château de province, propres aux mêmes choses toutes deux, et cela d'emblée et sans noviciat pour la dernière... que Mlle de G... fasse faire une robe chez Palmyre, et l'on jurera qu'elle n'a jamais quitté le faubourg Saint-Germain. — Sa voix n'a pas le plus léger accent et tranche par sa fraîcheur avec la fatigue et presque l'épuisement de toute sa personne <sup>38</sup>... » Le dandy sait bien à qui il pense quand il évoque le démon qui saurait être beau, fier, éloquent, passionné, pour être le plus fort dans cette âme.

Pour elle, elle l'avait jugé de ce coup d'œil qui sait mesurer une force; autant elle voyait de faiblesse vulnérable chez son frère, autant lui paraissait souveraine la carrure de ce capitaine de l'esprit: « Personne ne le soutient mieux, vous avez quelque chose de communicativement fort <sup>39</sup> ». A son tour elle se livra à cette force, comme peut

38. Barbey d'Aurevilly, *Mémoires*, 1838.

39. A Barbey d'Aurevilly, 14 avril 1839.

se livrer un archange de feu. Elle écrivit à l'intention de M. d'Aurevilly : « Vous êtes à part en moi. Quand je considère notre liaison et ce qui l'a amenée, tant d'événements, tant de choses pour me sortir du désert, et notre rencontre en Babylone, dans ce Paris dont j'étais si loin ; quand je m'y vois si étrangère, et si tôt connue, si tôt comprise et sœur de vous, homme du monde, de vous prenant sœur à vos antipodes, trouvant amie de choix, lien de vie, dans la vie la plus opposée à la vôtre. Oh ! que je veux votre bonheur à commencer par celui du ciel <sup>40</sup> ». Elle sent sur le bord de quel précipice elle chemine. Elle écrit à Madame de Maistre en mars-avril 1840 : « Ce sont choses si intimes que vous seule et ma famille savez seuls au monde. Je ne l'ai pas même dit à Louise, car une lettre ne lui ferait pas comprendre ce que c'est que M. d'Aurevilly pour moi et moi pour lui. Mon père, à qui je montre toutes ses lettres n'y trouve rien à redire ; il est content de notre correspondance, m'a même engagée de continuer et se sent plein d'affection pour l'intime ami de son fils. Je vous dis cela, mon amie, pour lever les *scandales* que je pourrais vous donner, désolée que je serais de vous être de mauvais exemple, même en apparence, comme je crains de l'être en ceci. Mais je vous assure, tout ceci est bien sans que le diable s'en mêle ».

Le diable n'est pas aussi loin qu'elle pense, du moins dans la coulisse. Durant son dernier séjour à Paris elle apercevra bien quel masque porte l'artificieux dandy <sup>41</sup>.

40. *Journal*, 28 décembre 1839.

41. « D'où vient qu'il est des souffrances qu'on aime ? Dites, Jules, vous qui expliquez tant de choses à mon gré. Le grand monsieur vis-à-vis de moi vous a trouvé bien aimable ; vous étiez en verve ce soir, mais plus ou moins, votre conversation abonde d'esprit, d'éclat, de mouvement. Elle monte, s'étend, se joue sous mille formes, sous une forme inattendue, magnifique feu d'artifice. « Le beau parleur ! » a dit ce grand monsieur en saluant la baronne, qui a confirmé d'un sourire, ajoutant : « Ne croyez pas qu'il pense tout ce qu'il dit ». C'était sans doute au sujet de saint Paul, et pour écarter le soupçon d'hérésie que vous avez encouru en discourant mondainement sur cet apôtre. Que je voudrais aussi ne pas vous croire ! ... » (Pages du *Journal* destinées à Barbey d'Aurevilly).

Elle sait d'ailleurs qu'à sa rouerie se mêlent générosité et grandeur : il est l'incompréhensible : « Que découvrir sur l'incompréhensible ? Dieu seul vous connaît. Oui, vous êtes un palais labyrinthe, un dérouteur, et sans ce côté qui vous liait à Maurice et où luit pour moi la lumière dans les ténèbres, je ne vous connaîtrais pas non plus : vous me feriez peur. Et cependant vous avez l'âme belle et bonne, honnête, dévouée, fidèle jusqu'à la mort, une vraie trempe de chevalier . . . » ; et déjà le dessein d'édification et l'instinct d'inquisition dont elle a enveloppé Maurice se tournent vers Barbey d'Aurevilly : « Qu'alliez-vous faire dimanche à Saint-Roch ? Était-ce aussi pour vous y reposer ? On fait bien des investigations là-dessus. Peine perdue <sup>42</sup> ».

Plus vigoureux que Maurice, Barbey d'Aurevilly brisera brutalement ces rets. Leur complication l'a enfermé dans un imbroglio où trois femmes — Eugénie, la baronne de Maistre, sa belle-sœur Madame Amédée de Maistre — l'égratignent en se déchirant l'une l'autre. Il n'en parlera pas sans embarras à Trébutien. Le 5 août 1854, il livre à son ami d'alors, qu'il va bientôt envelopper lui-même dans cette fatalité de brouillerie qui semble attachée à tout ce qui touche aux Guérin, la clef de ce roman à quatre personnages. « Les épisodes de ce roman sont nombreux. Il est joli comme s'il était faux, et il est vrai ! » Quel rôle y a-t-il joué lui-même ? Celui de « quelqu'un qui n'aimait aucune d'elles et qui avait sur toutes les trois l'ascendant inouï de la plus complète indifférence ».

Comme il dit encore, la « capote » sous laquelle ces trois femmes « semblaient fourrer leurs trois têtes » fut « déchirée en mille pièces par une triple jalousie ». Eugénie de Guérin dut quitter la maison de la baronne de Maistre. Elle quittera bientôt Paris. Elle retrouvera la paix du Cayla, reliée encore un temps au monde par les lettres de Barbey d'Aurevilly. Puis Barbey s'enfermera dans un silence mortel. Quelques retours de flamme mondaine pour-

42. Pages du *Journal* destinées à Barbey d'Aurevilly.

ront encore raviver son regard qu'éteint peu à peu la phtisie, le même mal qui a emporté son frère. Elle retrouvera à Cauterets quelques beaux équipages; mais elle y retrouvera surtout l'ennui, l'implacable ennui. Son temps est terminé. Elle mourra un soir du printemps 1848, en emportant son double deuil: celui de Maurice et celui de l'ingrat M. d'Aureville. Un troisième deuil aussi, car elle avait eu une autre passion refoulée, une ambition qu'elle n'avait pas avouée, qu'elle ne s'était pas avouée à elle-même: celle de la gloire, ou du moins du génie.

\*

\*      \*

Ce génie est-il la plante inculte que se représentait Barbey d'Aureville? Certes, comme Lamartine, elle croyait chanter comme l'homme respire. Elle disait: « C'est mon signe d'écrire comme à la fontaine de couler. Qui sait ce que c'est que cet épanchement de mon âme au dehors, ce besoin de se répandre? » — « A présent, seule, en repos dans la chambre, j'écrirais beaucoup, je ne sais quoi, mais j'écrirais. Je me sens la veine ouverte. » — « Je sens quelque chose en moi qui renaît, qui va jaillir de mon âme. » — « Le trop-plein fait torrent parfois: il vaut mieux lui ouvrir passage. » — « Je ne sais écrire que lorsque je ne sais ce que j'écrirai ». Dans son enfance elle n'avait pas poussé bien loin le latin. « Je désespère de pouvoir jamais entendre Horace, Virgile. Non, jamais je ne parlerai une langue qui coûte dix ans d'études. Du reste la langue que parlaient Racine et Fénelon peut me suffire <sup>43</sup> ». Ses lectures sont celles d'une bibliothèque de campagne <sup>44</sup>,

43. Lettre à son frère Maurice, 29 décembre 1828.

44. Un fragment de la main d'Eugénie de Guérin contient cette double liste: « Ma bibliothèque. — *Les Méditations poétiques* de Lamartine; *les Harmonies*; *Elégies* de Millevoje; Ossian; *l'Imagination* par Delille; *l'Enéide*, traduction Delille; Racine; *les Géorgiques*; Corneille; théâtre de Shakespeare; *le Mérite des femmes*, poème par Legouvé; *l'Espérance* par Saint-Victor; œuvres du comte Xavier de Maistre; *le Ministre de Wakefield* par Goldsmith; *le Voyage sentimental* de Sterne (perdu); *les Puritains*, Walter Scott; *Redgauntled*, du même; poèmes de Chénier (André); morceaux choisis de Buffon

à laquelle s'ajoutent les livres d'un curé du voisinage : « C'est une misère pour avoir des livres, et c'est comme par miracle que quelqu'un me tombe sous la main, écrit-elle à Maurice le 21 décembre 1828. Tu veux que je te rende compte de mes lectures ; je le veux bien, mais j'ai peu lu... Je lis maintenant *le Voyage d'Anacharsis en Grèce*. C'est un fort bel ouvrage que les circonstances rendent encore plus intéressant <sup>45</sup>... Entre les romans de Walter Scott dont tu me parles, je connais *le Monastère* et quelques autres qui me font bien regretter de n'en pas connaître davantage. Quel auteur charmant ! Quelle manière originale d'écrire l'histoire !... J'ai Lamartine en entier, et même double avec les *Méditations* que tu m'as envoyées. Je n'ai pas Racine entier, mais je le connais cependant. Nous avons à Vieux un bon curé qui a une assez belle bibliothèque, toute à notre service. Il m'a prêté Racine, Delille et quelques autres. Pour Corneille, je ne le connais pas du tout, j'en ai seulement vu quelques morceaux dans le *Cours de littérature* de Laharpe. Ce dernier ouvrage m'a beaucoup servi à connaître les auteurs, du moins en abrégé... »

On possède d'autre part un certain nombre de ses cahiers antérieurs à 1830, dans lesquels elle a transcrit les extraits de ses lectures <sup>46</sup> ; et, dans ses lettres, dans son journal, apparaissent quelques lectures classiques, souvent tardives : Molière en 1839 : « Lu *les Précieuses ridicules* et

(prêté) ; *Lettres péruviennes* de Madame de Graffigny, ouvrage qu'on ne lit pas deux fois ; *les Fiancés de Milan* par Manzoni ; *De l'Allemagne* par Madame de Staël. — Livres de piété. — *L'Imitation de Jésus-Christ* ; *l'Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales ; *le Combat spirituel* ; *les Méditations* de Bossuet ; *Méditations* de Médaille ; *Lettres spirituelles* de Bossuet ; *Heures* de Fénelon ; *Journée du chrétien* ; *les Sages Entretiens* ; *l'Ame élevée à Dieu* ; *l'Ame embrasée de l'amour divin* ; *le Mois de Marie* ; *la Vie des saints* ; *Entretiens d'un missionnaire et d'un berger* ; *le Dogme générateur de la piété chrétienne* par M. Gerbet ; *le Froment des élus* ; *Élévation sur les mystères* de Bossuet ; *le Guide du jeune âge* de M. de Lamennais, livre que je relis souvent ».

45. Un trait comme celui-ci montre que les échos de la guerre de l'Indépendance grecque pénètrent au Cayla.

46. Barthès, *loc. cit.*, t. I, p. 98.



les *Savantes*. Quel homme, ce Molière ! Je veux le lire <sup>47</sup> ». Corneille en 1840 : « Que c'est beau ! Que c'est beau ! ce *Polyeucte* et ce Corneille ! Quels vers <sup>48</sup> ! » Les lectures pieuses ont précédé : saint François de Sales, Fénelon, Bossuet qui a su mieux que personne « rendre la mort frappante et solennelle »... « Il vous atterre. Quel homme ! conduisant tout au cercueil ».

C'est que les livres auxquels elle s'accorde sont ceux qui parlent à son âme et la reposent des choses du monde. Surtout quand elle aura subi l'ébranlement de ce monde : « J'aimerais des livres, quelque chose où je m'envelopperais la pensée toute transie au froid de ce monde, quand je sors de mes prières, de mes pieuses méditations. Cela ne peut pas durer tout le jour et je souffre, n'ayant aucune lecture où me réfugier. *Notre-Dame de Paris* que j'avais demandée ne m'est pas venue. On m'a porté *la Cité de Dieu* de saint Augustin, ouvrage trop savant pour moi. Ce n'est pas que partout on ne puisse glaner quelque chose, mais (planer) sur ces hauteurs de théologie n'est pas mon fait. J'aime d'errer en plaine ou en pente douce de quelque auteur parlant à l'âme à ma portée, comme par exemple M. Sainte-Beuve, dont je faisais mes délices l'hiver dernier à Paris <sup>49</sup> ».

Ces lignes de la trente-cinquième année trahissent la tentation des auteurs modernes dont elle lit *Paul et Virginie*, puis les *Études de la nature* <sup>50</sup>, Chénier <sup>51</sup>, encore que sa lecture de Chénier n'aille pas sans remords <sup>52</sup> comme si elle devinait le déchaînement de paganisme qui est en train de

47. *Journal*, 28 avril 1839.

48. *Ibid.*, 29 mai 1840.

49. *Ibid.*, 9 janvier 1840.

50. *Ibid.*, 11 avril 1836.

51. « ...cette poésie grecque d'André Chénier dont j'aime *le Mendiant et le Malade* » (*Journal*, 20 juillet 1838).

52. A Louise de Bayne, 14 février 1833.

faire, de son frère, le poète du Centaure et de la Bacchante. Chateaubriand aussi. Lamartine surtout <sup>53</sup>.

De Victor Hugo elle reçoit l'impression double, contradictoire, qui excitait à la lecture du poète l'admiration de Maurice; mais, chez elle, cette impression est pour une plus grande part de répulsion, comme devant le monde infernal et la démence: « Quel homme que Hugo! Je viens d'en lire quelque chose: il est divin et il est infernal; il est sage et il est fou; il est peuple, il est roi; il est homme, femme <sup>54</sup>, peintre, poète, sculpteur: il est tout; il a tout vu, tout fait, tout senti; il m'étonne, me repousse et m'enchanté. A peine si je le connais pourtant que dans *Cromwell*, quelques préfaces, *Marie Tudor* et quelque peu de *Notre-Dame de Paris* <sup>55</sup> ». Elle craint ces mages retentissants; l'effroi que lui inspirent les nouveaux prophètes, comme le Lamennais d'apocalypse, comme Mickiewicz, la reporte vers les talents humains, à la portée des sensibilités délicates: comme ce Sainte-Beuve dont elle aime le naturel et la grâce: « Je l'aime fort, mais seulement sa prose, je ne connais pas sa poésie. Lecture charmante à mon avis, ajoute-t-elle en parlant des *Portraits littéraires*; c'est plein de naturel et d'une grâce originale »; comme Silvio Pellico, de qui elle lit *Mes prisons* en 1834: « belle et triste lecture. Comme c'est religieux, beau de sentiments et de résignation <sup>56</sup>! » Surtout, peut-être, cette Madame de Sévigné, dont elle a quelques nuances dans le talent: « Que j'aime Madame de Sévigné et son aimable façon de dire et de redire des tendresses qu'on lit et qu'on relit! <sup>57</sup> »

53. « Tous les soirs, je lis quelque *Harmonie* de Lamartine. Cette étude me charme et fait jaillir je ne sais quoi de mon âme qui me transporte loin du livre qui tombe, loin de ceux qui parlent autour de moi. Je me trouve où sont ces esprits qui balancent les ailes sur nos têtes et qui vivent de feu comme nous vivons d'air... » Une fois de plus, la « fille de feu » parle en elle.

54. « Homme, femme »: cette ambiguïté est analogue à celle que Maurice de Guérin exprimait au sujet de Barbey d'Aurevilly.

55. *Journal*, 30 juillet 1838.

56. A Louise de Bayne, 17 août 1834.

57. A la même, 8 juin 1836. Voir aussi, à la même, juillet 1832.

Le naturel, voilà, en effet, son premier conseil de style, celui qu'elle donne au Maurice de la quinzième année, en janvier 1825: « Quoique tes vœux, mon cher Maurice, ne soient pas exprimés en vers, ils sont également bien reçus. Le cœur entend tous les langages, et l'amitié sourit à la prose comme *aux vers harmonieux et élégants, et aux expressions imitatives* qui lui peignent les sentiments qui lui sont adressés. Où as-tu pris des termes si gonflés? Dis-moi simplement: je t'aime, et je serai contente. Tous les autres mots ne sont qu'une queue inutile. Ne crois pas, mon cher ami, que je sois de mauvaise humeur. Ce n'est pas du tout cela. Mais comme je suis enfant des champs et de la nature, j'aime à la trouver partout ». Dans sa lettre, Maurice s'était-il déjà exercé au poème en prose?

Mais la prose d'Eugénie, elle aussi, est poème, et cela dès l'enfance: elle est encore toute jeune quand elle trace ce *quadro* sur la sauterelle où le souffle d'un poète de l'Anthologie grecque ou celui de Lucile de Chateaubriand semble passer: « La sauterelle porte au sommet de sa tête une aigrette qui lui sert de couronne. Sa marche n'est qu'une suite non interrompue de mouvements ascensionnels. C'est ainsi qu'elle chemine et se transporte d'un lieu à un autre. O mon âme que toute ton activité s'élève plus haut et prenne son essor vers Dieu. Ton esprit doit monter plus haut que tout ce qui vole dans les airs, ton cœur doit habiter des régions où ne peuvent atteindre ni les ailes de la sauterelle ni celles de l'aigle. O mon âme prends donc ton vol, monte, monte encore, monte toujours, ton ascension ne doit finir qu'en Dieu. Pour la réaliser tu as les ailes infatigables de tes pensées et de tes désirs. Bienheureuse l'âme qui se conduit ainsi! Elle porte l'auréole dès la terre et elle vit de la vie des élus en attendant les cieux<sup>58</sup>! » Nous retrouvons chez Maurice de Guérin cette entomologie allégorique, cette délicate préciosité dans l'observation des plus humbles êtres de la nature qui prend son élan tout

58. Dans Barthès, *loc. cit.*, t. I, p. 73.

près de la terre des insectes et des bestioles pour monter aux choses de l'âme.

Un rythme, qui n'est sans doute qu'à demi conscient, berce jusqu'aux phrases des lettres de cette Sévigné romantique :

*... ce que vous me portiez de la part de son cœur,  
de ce cœur qui me fait de si jolis envois,  
qui me dit tant de choses  
et qui est muet tout à coup.  
Venez charmantes messagères  
c'est à présent que j'ai besoin de vous*<sup>59</sup>.

*... Dans tout ceci mon cœur se tourne à vous  
et s'en va du côté qu'on l'aime.  
Hélas, rien ne le peut détourner de cela*<sup>60</sup>.

Mais ce qui la fait poète, dans sa plus modeste prose, c'est surtout la fine pénétration des sens alliée à la riche fantaisie de l'imagination.

Elle vit intensément par les sens, par tous ceux de l'artiste, du peintre, du musicien, et aussi par le goût, par l'odorat : elle a, comme Chateaubriand, des associations de souvenirs et des résurgences de mémoire affective qui lui viennent des parfums : « Oh ! puissance d'un mot, d'un son qui change tout à coup notre âme. Je ne puis sentir l'eau de Cologne sans penser à la mort de ma mère, parce que, au moment où elle expirait, on en répandait sur son lit, tout près du mien. On me réveilla dans cette odeur et dans cette agonie ». Elle sent la musique ; elle a une guitare ; elle compose des vers à mettre en musique, des vers pour la musique de Madame de Maistre : « Marie fait de la musique dans le salon, sous mes pieds, et je sens quelque chose là. Que faut-il faire, mon Dieu ? Un tout petit ouvrage, où j'encadrerais mes pensées, mes points de vue, mes sentiments sur un objet, me servirait peut-être. J'y jetterais ma vie, le trop-plein de mon âme qui s'en irait de

59. A Louise de Bayne, 2 janvier 1833.

60. A la même, 4 septembre 1839.

ce côté <sup>61</sup> ». Sa timide correspondance des arts s'adresse aussi aux peintres, et une visite au Louvre l'emplit de souvenirs, la ramène aux êtres de son passé : « Je vous ai retrouvée au musée espagnol de peinture. C'était vous, Louise, écrit-elle à son amie de Rayssac : une tête vive, un visage ovale, un air malin, vos yeux qui me regardaient, vos joues que j'allais baiser sans une barre en travers. J'ai été frappée de la ressemblance et si charmée que j'ai repassé exprès pour revoir ma chère Espagnole ». Plus d'une fois elle prononce : C'est fait pour l'œil du peintre . . . J'aurais voulu un peintre auprès de moi . . .

Tout ce qui se voit, tout ce qui émeut le regard, anime sa sensibilité et son imagination, qui se crée tout un monde, qui *voit*, et voit même à travers les temps, et se transporte dans des âges où la terre avait un autre visage. C'est ainsi que le paysage du Cayla est pour elle celui de la terre avant la création de l'homme ; ou encore, qu'en lisant un livre de géologie . . . Mais il faut la laisser parler : « En lisant un livre de géologie, j'ai rencontré un éléphant fossile découvert dans la Laponie, et une pirogue déterrée dans l'île des Cygnes, en creusant les fondations du pont des Invalides. Me voilà sur l'éléphant, me voilà dans la pirogue, faisant le tour des mers du Nord et de l'île des Cygnes, voyant ces lieux du temps de ces choses : la Laponie chaude, verdoyante et peuplée non de nains, mais d'hommes beaux et grands, de femmes s'en allant en promenade sur un éléphant, dans ces forêts, sur ces monts pétrifiés aujourd'hui ; et l'île des Cygnes, blanche de fleurs et de leur duvet, oh ! que je la trouve belle ! Et ses habitants, qui sont-ils ? Que font-ils dans ce coin du globe ? Descendants comme nous de l'exilé d'Éden, connaissent-ils sa naissance, sa vie, sa chute, sa lamentable et merveilleuse histoire ; cette Ève pour laquelle il a perdu le ciel, tant de malheur et de bonheur ensemble, tant d'espérances dans la foi ; tant de larmes sur leurs enfants, tant et tant de choses que nous

61. *Journal*, 20 avril 1839.

savons, que savait peut-être avant nous ce peuple dont il ne reste qu'une planche? Naufrages de l'humanité que Dieu seul connaît, dont il a caché les débris dans les profondeurs de la terre, comme pour les dérober à notre curiosité! S'il en laisse voir quelque chose, c'est pour nous apprendre que ce globe est un abîme de malheur, et que ce qu'on gagne à remuer ses entrailles, c'est de découvrir des inscriptions funéraires des cimetières. La mort est au fond de tout, et on creuse toujours comme qui cherche l'immortalité ».

Cette imagination méditative sait, on le voit, se porter aux grandes images; la vision de cette vendangeuse d'une province aux sites modérés est capable d'embrasser des grandeurs vertigineuses, et son expression peut en rendre les terreurs ou les majestés. Surtout quand, vers la fin de sa vie, à l'occasion de son séjour à Caunterets, elle découvrit les Pyrénées: « J'ai joui grandement pendant cette route commencée parmi les vignes et les fleurs et continuée dans les flancs de roches pyramidales et sur un torrent qui bondit sous les yeux jusqu'à Caunterets. La route est taillée à pic sur ce gave fabuleux, et elle eût fait honneur aux Romains. Si du Cayla on pouvait nous voir emportés sur ce chemin aux aigles! » Elle a été un poète des vertiges, des orages, des grands désarrois de la nature: « Il y a des jours d'immobilité où j'ai désiré la foudre »; et sa douleur s'est complu dans les torrents d'eau et de vent. Plus souvent, dans le tous les jours du Cayla, elle a été le poète du ciel dans son calme et son immensité, sous le soleil, et aussi avec les étoiles, comme au temps où, dans sa petite enfance, elle se penchait si témérairement à sa fenêtre pour en avoir une vue plus étendue: « En entrant dans ma chambre ce soir, je suis frappée de la blanche lumière de la lune qui se lève ronde derrière un groupe de chênes; là voilà plus haut, plus haut, toujours plus haut chaque fois que je regarde. Merveilleuse faculté de voir, si élevée, si étendue, si jouissante! On jouit du ciel quand on veut ». Elle nous fait penser, dit un critique, « à Maurice qui, dans

la pièce de sa *Bacchante*, contempera sur les ondulations des cimes la sérénité des constellations <sup>62</sup> ». Oserons-nous aller plus loin encore, et suggérer qu'il est arrivé à Maurice de songer à Eugénie en créant sa *Bacchante* (qui a d'autres modèles, assurément!) et qu'il a converti au paganisme cette chrétienne, en lui laissant ses exaltations et ses tourments?

Ces grands envols ne sont pas l'essentiel de cette existence de sauterelle proche des objets et à ras de terre. Nous avons vu qu'elle imaginait, en écoutant le piano de Madame de Maistre, le *quadro* dans lequel elle enfermerait ses idées sur un objet. Cette lakiste est, en effet, en harmonie avec le quotidien: « Mon âme s'harmonise avec les fleurs, les oiseaux, les bois, l'air, le ciel »; elle les exprime avec la simplicité et la grandeur qui apparentent la poésie la plus familière à celle d'Homère. Autour du moindre de ces détails de chaque jour elle est capable de faire rayonner un halo d'imagination, de souvenirs et de lyrisme.

Sur un loquet de porte: « Louise de Bayne me dit qu'où les autres ne voient rien, je trouve beaucoup à dire. *Tenez*, me disait-elle, *vous diriez cent choses sur cela*. C'était un loquet de porte qu'elle tirait en s'en allant. Assurément on aurait de quoi dire et penser sur ce morceau de fer que tant de mains ont touché, qui s'est levé sous tant d'émotions diverses, sous tant de regards, sous tant d'hommes, de jours, d'années. Oh! l'histoire d'un loquet serait longue ».

Sur le fraisier et ses moucheronns qu'elle regarde avec la même attention minutieuse et émue que Bernardin de Saint-Pierre, dans son journal, le 11 avril 1836: « Je lisais hier au soir Bernardin, au premier volume des *Études*, qu'il commence par un fraisier, ce fraisier qu'il décrit avec tant de charme, tant de cœur, qui ferait, dit-il, écrire des

62. E. Zyromski, *loc. cit.*, p. 69.

volumes sans fin dont l'étude suffirait pour remplir la vie du plus savant naturaliste par les rapports de cette plante avec la terre, avec l'air, avec le ciel, avec les oiseaux, avec tant de choses visibles et invisibles que je n'aurais jamais fini si je me mettais à le décrire, sans compter ce qui vit aux replis du cœur, comme ces insectes qui logent dans l'épaisseur d'une feuille. De tout cela, mon ami, quel volume! » Maurice, qu'elle interpelle, et qui, vers ce moment, composait *le Centaure*, pouvait comprendre mieux que personne.

Sur toutes les figures que l'on fait surgir du foyer que l'on tisonne : « Oh ! qu'il est doux, lorsque la pluie à petit bruit tombe des cieux, d'être au coin de son feu à tenir des pincettes, à faire des bluettes ! C'était mon passe-temps tout à l'heure ; je l'aimais fort : les bluettes sont si jolies ! ce sont les fleurs de la cheminée. Vraiment il se passe de charmantes choses sur la cendre, et quand je ne suis pas occupée, je m'amuse à voir la fantasmagorie du foyer. Ce sont mille petites figures de braise qui vont, qui viennent, grandissent, changent, disparaissent, tantôt anges, démons cornus, enfants, vieilles, papillons, chiens, moineaux : on voit de tout sous les tisons. Je me souviens d'une figure portant un air de souffrance céleste qui me peignait une âme en purgatoire. J'en fus frappée et aurais voulu avoir un peintre auprès de moi. Jamais vision plus parfaite. Remarque les tisons, et tu conviendras qu'il y a de belles choses et qu'à moins d'être aveugle on ne peut pas s'ennuyer auprès du feu ».

Même attention presque hallucinante du détail, enrichi d'imagination, de fantastique et de mysticité, devant une ombre qui se découpe sur un motif de tapisserie : « La belle vision, l'admirable figure de Christ que j'aperçois sur la tapisserie vis-à-vis de mon lit ! C'est fait pour l'œil d'un peintre. Jamais je n'ai vu tête plus sublime, plus divine-ment douloureuse, avec les traits qu'on donne au Sauveur. J'en suis frappée et j'admire ce que fait ma chandelle



derrière une anse de pot à l'eau dont l'ombre encadre trois fleurs sur la tapisserie qui font ce tableau. Ainsi les plus petites choses font les grandes. Des enfants découvrirent les lunettes d'approche, un verre par hasard rapprocha les astres, une mauvaise lumière et un peu d'ombre sur un papier me font un tableau de Rubens ou de Raphaël. Le beau n'est pas ce qu'on cherche, mais ce qu'on rencontre ». Il y a dans ces dernières lignes, toute une esthétique, et la plus moderne.

Eugénie ne se lasse pas d'examiner, d'écouter ou de suivre du regard tout ce qui bruit ou luit, vit et volette dans une chambre, et dont on peut se faire un monde : « Il y aurait de quoi passer la nuit à décrire ce qui se voit, s'entend dans ma délicieuse chambrette, ce qui vient m'y visiter, de petits insectes noirs comme la nuit, de petits papillons mouchetés, tailladés, volant comme des fous autour de ma lampe. En voilà un qui brûle, en voilà un qui part, en voilà un qui vient, qui revient, et sur la table quelque chose comme un grain de poussière qui marche. Que d'habitants dans ce peu d'espace ! un mot, un regard à chacun, une question sur leur famille, leur vie, leur contrée, nous mènerait à l'infini : il vaut mieux faire ma prière ici devant ma fenêtre, devant l'infini du ciel ».

Ce monde des objets, des intérieurs et des paysages correspond — au sens que Baudelaire donnera au mot *correspondance* — à un monde des caractères, des pensées, des sentiments, de l'invisible. Ce symbolisme, ces paysages introspectifs, dont Maurice de Guérin fit l'essence de sa poésie, sont familiers à sa sœur.

Eugénie, comme Maurice, sent le rapport de l'être humain avec un site. Elle écrit de Marie de La Morvonnais : « J'aimais sa pensée sauvage, triste, orageuse, enveloppée de brouillard comme sa Bretagne ». Réciproquement le ciel a un visage ; il y a une langueur, une pâleur, une âme triste ou riante dans un paysage : « Notre ciel aujourd'hui est pâle et languissant, comme un beau visage après

la fièvre. Cet état de langueur a bien des charmes, et ce mélange de verdure et de fleurs tombées, d'oiseaux qui chantent et de petits torrents qui coulent, cet air d'orage et cet air de mai font quelque chose de chiffonné, de triste, de riant, que j'aime ». Dans une âme il y a des abîmes, des tapisseries de verdure <sup>63</sup>. Les images empruntées à l'eau, à la mer, obsèdent cette languedocienne qui n'a pas vécu auprès de l'océan, autant que son frère qui en a reçu la révélation <sup>64</sup>.

Surtout, comme son frère, elle vit avec les végétaux, elle périt avec les légumes, elle renaît avec la pimprenelle <sup>65</sup>. Elle voit le cœur comme un arbre entouré de feuilles mortes ; et ses sentiments, à travers le marronnier qui se trouve devant sa fenêtre <sup>66</sup> ; elle souffre avec les végétaux battus par les intempéries, et, de même que Maurice, elle assiste aux drames qu'ils jouent ou qu'ils vivent <sup>67</sup>.

On peut dire qu'elle a vu son âme dans les choses ; et, comme il est naturel chez cette ménagère, dans les plus humbles choses qui composent sa vie domestique. Elle écrit

63. « Les vérités révélées ont la propriété des abîmes ; elles sont sans fond et sans lumière : c'est ce qui fait le mérite de la foi. » — « L'illusion tapisse tout en ce monde ».

64. « La vie s'avance comme l'eau, comme le ruisseau que j'entends couler sous ma fenêtre, et qui s'élargit à mesure que ses bords tombent. » — « Les courants de l'âme sont longs. » — « Les douleurs profondes sont comme la mer : elles avancent toujours davantage. » — « Je suis désolée de tant d'âmes perdues. Il me semble voir un océan couvert de vaisseaux dématés, dévoilés, faisant eau de toutes parts. Ainsi m'apparaît le monde ». N'est-ce pas là, d'avance, *le Bateau ivre* ? Et ici, encore : « Il faut s'attacher à Dieu, à celui qui soulève le vaisseau et la mer. Pauvre vaisseau que je suis sur cet océan de larmes ».

65. « L'hiver a pris fin : je reverdis comme un brin d'herbe. » — « Aujourd'hui que voilà le soleil, je reprends vie et m'épanouis comme la pimprenelle, cette jolie petite fleur qui ne s'ouvre qu'au soleil ».

66. « Notre cœur est comme un arbre entouré de feuilles mortes. » — « Les sentiments uniques grandissent dans la solitude jusqu'à l'immensité. Comme ce marronnier qui se trouve seul, là-bas, ils couvrent toute l'âme ».

67. « C'est pitié de leur voir cet air languissant et défait. Il me semble que tout ce qui paraît souffrir a une âme. » — « La grêle est venue . . . . mon pauvre petit rosier du Nivernais me faisait pitié, à le voir tout battu, tout lapidé, tout défleuri et brisé ».

à Louise de Bayne, le 2 octobre 1834: « Ce que font les gouttes de vin dans un verre d'eau, les moindres peines le font dans mon âme; elle change et n'est plus la même de longtemps ». Quand un Stendhal étudie le travail de la *cristallisation* dans une âme, il parle une autre langue assurément, mais il met la même ingéniosité d'analyste à assister aux phénomènes intérieurs comme à des mutations physiques.

Cette introspection ne s'aide pas toujours, d'ailleurs, du secours des images; elle se dispense volontiers de ces recours aux formes et aux mouvements concrets. Ainsi accédera-t-elle à la zone de l'intuition et au pur esprit, elle sortira des dimensions de l'espace pour se plonger en plein courant de la pensée: « Il n'y a ni temps ni espace pour l'âme: cela fait bien voir que nous sommes esprits. » — « L'œil de l'âme doit se placer pour bien voir. » — « Il est des choses que l'on devine quand on ne les a pas trouvées. » — « L'âme ne reçoit pas autant qu'elle perçoit ». Cette vision directe du spirituel, l'histoire intime de l'être intérieur, c'est ce qu'elle a aimé dans ce qu'elle a connu du journal de son frère, ce qu'elle-même lui a conseillé de jeter sur le papier: « Ton portefeuille porte-passé est tout plein d'intérêt comme une histoire, histoire d'un homme plus attachante cent fois que celle d'un peuple, et celle-ci s'y trouve encore si l'on veut: chaque homme n'est-il pas un genre humain? »

Mais ce qu'elle souhaitait ardemment voir aboutir à la gloire littéraire pour ce frère, elle l'avait redouté pour elle-même. Sans doute son esprit changeant comme tout esprit humain s'est-il parfois bercé de l'espoir d'une renommée qui n'allait pas sans quelques-uns des mouvements et des bruits de la publicité. Mais il lui semblait que celle-ci altérerait une destinée de femme, et son propre temps lui présentait des exemples qui la faisaient reculer: « Filer, coudre, tricoter sont de petits et bons contre-ennuis, écrivait-elle le 24 novembre 1836 à Louise de Bayne. D'ailleurs

c'est là notre tâche à nous autres, femmes, que tout ce qui tient au ménage, au soin, à l'arrangement, au bon ordre de la maison. Toute femme qui sort de là sort de sa sphère et bientôt de son devoir ; celle qui ne le comprend pas est à plaindre. La plupart des femmes célèbres sont folles. Voyez d'Abrantès, qui se fait châtelaine, qui change de religion comme de toilette, pensant que la nouveauté lui sied bien ; Madame Dudevant courant le monde habillée à la turque. Mais taisons-nous, il ne faut pas blesser la charité ». Alors, elle prit le parti héroïque d'étouffer ou du moins d'enfermer sa poésie : « J'ai renoncé à la poésie parce que j'ai reconnu que Dieu ne demandait pas cela de moi ; mais le sacrifice m'a d'autant plus coûté qu'en abandonnant la poésie, la poésie ne m'a pas abandonnée ; au contraire, je n'eus jamais tant d'inspirations qu'à présent qu'il me faut les étouffer. A présent je chanterais à ma fantaisie, ce me semble. J'ai trouvé le ton que je cherchais. J'en aurais des transports de joie qui me tueraient, s'il m'était permis de m'y livrer. Éteignons, éteignons ce feu qui me consumerait pour rien : et mieux vaut pour mon salut un mot de catéchisme enseigné aux petits enfants qu'un volume de poésie ».

Ce qu'elle laissa paraître de sa poésie secrète à quelques privilégiés, de son vivant même, les éblouit. Le jour où Maurice en lut quelques pages à Barbey d'Aureville, celui-ci jeta dans un mémorandum longtemps ignoré<sup>68</sup> : « Guérin m'a lu un journal de sa sœur, une jeune fille étonnante qui pense beaucoup, lit fort peu, et écrit comme Sainte-Beuve avec ce parfum de dix-septième siècle que l'on trouve dans cet écrivain, mais beaucoup plus vague, beaucoup moins cherché, beaucoup plus tombé des boucles défaits de cette blonde rieuse qu'on appelait Madame de Sévigné. Voilà pour le ton, l'allure, la pose des phrases, l'agencement, l'ensemble, mais pour le souffle, la respiration, l'âme, ah ! c'est tout Port-Royal dans son austérité

68. Dans Barthès, *loc. cit.*, p. 291.

mélancolique, mais réchauffé, adouci, humanisé par le tendre cœur de la femme... Quand elle soupire, ce n'est pas un soupir de chair, c'est plus pur. Quand elle est triste, sa tristesse est vague comme celle des âmes chrétiennes... » Longtemps après, et quand Eugénie était morte depuis six années, Barbey d'Aurevilly retrouvait son impression première pour écrire à Trébutien, le 28 janvier 1854 : « Cette fille a un talent délicieux et dont elle ne se doutait pas. Le charme des charmes ! L'avoir et l'ignorer ! Oui, les moindres petites parcelles de phrase qui tombaient de sa plume étaient divines ! De quel pays était la tourterelle ou le flamant rose qui avait laissé tomber, en passant, cette étrange graine de poésie dans ce pauvre pot de réséda mourant sur la petite terrasse du Cayla ?... Je ne l'ai jamais su, mais je trouve seulement à cette touffe séchée une odeur qui n'est ni dans les vanilles ni dans les volkmerias de la terre ! Cela est suave et chaud comme si cela venait du ciel en passant par le soleil ».

\*

\*

\*

Affligeante vanité des prestiges de la terre, et qu'elle eût commentée dans son journal avec ce détachement que la vie et la religion lui avaient enseigné : ce même Barbey qui respire avec tant de délices le parfum du réséda mourant ne songe même pas à s'enquérir de sa mort ; il en ignorait la date ; il ne l'apprit que par hasard, un soir, entre deux contredanses <sup>69</sup>.

PIERRE MOREAU,  
*Professeur en Sorbonne.*

<sup>69</sup> Lettres de Barbey d'Aurevilly à Trébutien, t. II, mars 1854, p. 107.

*La revue Études françaises se joint à tous ceux qui vont rendre un hommage solennel à Monsieur Pierre Moreau à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire. Elle se fait l'interprète des Canadiens qui ont suivi ses cours, et lui exprime sa respectueuse admiration.*